



La manifestation du 15 octobre 1972 à Dax

(Photo F. Gohier)

LITTORAL ATLANTIQUE

Une étude a été lancée en novembre 1971 par le Ministère de l'Équipement dans le but d'établir un schéma d'aménagement du littoral entre la Vilaine et la Gironde. Dans ce cadre, un contrat a été confié par le Ministère de l'Environnement à la S.E.P.N.B. pour l'étude des sites naturels et des problèmes écologiques sur le littoral entre la Vilaine et la Gironde.

Les travaux comprennent la prospection et la reconnaissance des sites d'intérêt esthétique, scientifique et culturel, la description et l'évaluation de leur intérêt sur les plans touristique, économique et scientifique, la prospection et la définition des zones de conflit entre les activités humaines et la nature. Une liaison est assurée avec les Sociétés de protection de la Nature de Vendée et de Charente-Maritime.

Le responsable de l'étude est P. DUPONT, Vice-Président de la S.E.P.N.B., assisté de D. FLEURY, conseiller écologiste. Plusieurs membres de la Section de Loire-Atlantique ont collaboré à la prospection du littoral des trois départements durant l'été, afin de dresser l'état des lieux. Un premier rapport précisant l'importance et l'implantation des différents sites a été rédigé. Le rapport définitif doit être prêt pour le début de 1973.

P. D.

NOTE

ACCLIMATATION ET ECOLOGIE EXPERIMENTALE

Dans le n° 68 de « Penn ar Bed », est paru un habile plaidoyer de Jean VASSEROT en faveur de l'acclimatation en Bretagne de Reptiles et de Batraciens variés et d'origine géographique diverse. Selon des échos entendus ici ou là, cet article paraît avoir suscité quelques remous parmi les naturalistes bretons. Cependant, si l'auteur part, selon moi, d'un point de vue discutable et commet quelques imprudences, son article contient des idées intéressantes, et certaines des critiques entendues se rattachent à une

conception trop strictement conservatrice, à tous les sens du mot, de la protection de la nature. D'où la présente mise au point.

Si l'on résume le propos de J. VASSEROT, l'acclimatation de Reptiles et Batraciens exotiques présenterait plusieurs sortes d'intérêt :

— étendre l'aire de distribution, actuellement très restreinte et à la merci d'une éventuelle catastrophe naturelle, d'espèces endémiques offrant un réel intérêt zoologique comme le Sphénodon de Nouvelle-Zélande, dernier Rhynchocephale vivant,

— combler des vides qui existaient dans la faune herpétologique européenne, sévèrement éprouvée par les glaciations quaternaires et non reconstituée depuis, en raison d'obstacles géographiques,

— permettre une véritable « écologie expérimentale », sur la compétition entre espèces notamment, avec des risques réduits du fait de la fragmentation des biotopes armoricains.

En ce qui concerne le premier point, on ne peut qu'être favorable, en faisant remarquer cependant que, pour que l'introduction du Sphénodon réussisse, il faut entourer l'expérience du maximum de discrétion et assurer une surveillance sévère et permanente du lieu choisi, sous peine de voir le stock immédiatement anéanti par braconnage et les pauvres bêtes promptement empaillées : le « Fossile vivant », le « mini-dinosaure du Parc d'Armorique », quelle tentation pour vendre un souvenir original au touriste...

Le second point, par contre, appelle de sérieuses réserves. L'auteur part d'un point de vue trop étroitement taxonomique, quand il écrit : « la faune entomologique et herpétologique de l'Europe occidentale... », « la faune herpétologique de la France est en fait déséquilibrée par appauvrissement depuis les glaciations ». Et plus loin, à propos des inconvénients que pourrait présenter l'introduction de Reptiles exotiques : « ... le plus grave du point de vue zoologique serait d'éliminer par concurrence ou prédation une espèce indigène. Or la faune herpétologique bretonne est à la fois pauvre et banale... ». L'auteur paraît oublier que les espèces indigènes susceptibles de souffrir des expériences qu'il propose pourraient ne pas être des Reptiles ! Or, on ne le dira jamais assez, il n'existe pas de « faune entomologique » ou de « faune herpétologique » ou de « faune ornithologique » pourvue d'un équilibre écologique propre et autonome dans telle ou telle région du globe. Les « Faunes » de tel groupe pour tel pays ne sont que des ouvrages édités par des taxonomistes pour des taxonomistes. Une telle division ne correspond à rien d'autre qu'à une commodité d'étude qui fait que tel spécialiste se consacre à un groupe systématique donné, homogène du point de vue phylogénique et du point de vue morphologique (d'où la facilité de l'étude, raison principale de la spécialisation des spécialistes), mais en général nullement du point de vue écologique. La « Faune de France des Amphipodes » de CHEVREUX et FAGE traite par exemple aussi bien des Talitres de nos plages que des *Niphargus* des eaux douces souterraines. De même trouve-t-on dans les volumes de la « Faune de France » qui traitent des Coléoptères carabiques, aussi bien les *Aphaenops* cavernicoles que les Cicindèles des étendues sableuses ensoleillées. Mais aucun ensemble biologique fonctionnel n'unit à la fois Talitres et *Niphargus*, Cicindèles et *Aphaenops* ; au contraire, *Aphaenops* et *Niphargus*, qui peuvent se trouver dans les mêmes grottes, peuvent, jusqu'à un certain point, être réunis dans un même ensemble faunistique relativement autonome : celui du biotope souterrain. La « faune herpétologique », qui comprend aussi bien le Lézard des murailles que la Cistude d'Europe, occupant des biotopes fort différents, est, elle aussi tout à fait hétérogène du point de vue écologique.

Tout ce qui précède doit nous rendre éminemment suspecte la notion d'une place vide, ou d'un ensemble de places vides correspondant à (on est tenté d'écrire « prévu par la Providence pour ») un groupe taxonomique donné dans un territoire donné. Un exemple va achever de nous prouver la fausseté de cette notion, c'est celui de la Nouvelle-Zélande. Dans cette région, il n'existait, il y a environ deux mille ans, aucune espèce de Mammifères. Quelle énorme place vide, selon le système de pensée de J. VASSEROT, quel lieu idéal pour des introductions destinées à « équilibrer » un écosystème qui devait sans nul doute en avoir grand besoin ! L'ennui, pour une telle façon de raisonner, c'est qu'en l'absence de Mammifères, la faune avait trouvé un équilibre tout différent, mais très réel, comportant non des places vides, mais des places originales occupées notamment par différentes

espèces d'oiseaux terrestres, inaptes au vol, tels les immenses Moas (*Dinornis*), les Kiwis (*Apteryx*) ou les Takahés (*Notornis*). L'introduction de Mammifères, qu'il s'agisse de l'Homme et de ses commensaux ou de prédateurs sauvages, a été la cause d'une véritable rupture d'équilibre, catastrophique pour la faune indigène : les Moas ne sont plus qu'un souvenir dans la tradition orale des Maoris, les Kiwis sont en régression ; quant aux Takahés, présumés éteints voici cinquante ans, on en a découvert récemment une population résiduelle que seul l'élevage en captivité a sans doute permis de sauver.

En ce qui concerne la faune européenne, s'il est vrai qu'elle est relativement pauvre en Reptiles et Batraciens, cela ne signifie pas nécessairement un déséquilibre, mais plus probablement un équilibre différent de celui réalisé par la faune asiatique ou américaine. Trop concentré sur les Reptiles, pour lesquels son intérêt est bien connu, J. VASSEROT l'ignore. A cela il faut ajouter le point de vue trop simplement mécaniste et grossièrement arithmétique auquel il se place quand il écrit : « ... *rappelons-nous que plus un écosystème contient d'espèces, plus il est équilibré* ». A ce compte, toute addition à la faune d'une région donnée en augmenterait l'équilibre. Sans parler de l'exemple de la Nouvelle-Zélande cité plus haut, celui de l'addition du lapin à la faune d'Australie ou celui de l'addition du Doryphore à la faune européenne nous indiquent assez ce qu'il faut en penser. A cela encore il convient d'ajouter l'impression de futilité que donnent souvent les critères sur lesquels se base l'auteur pour choisir les espèces à introduire, qu'il s'agisse de Reptiles ou de Batraciens. Quelques exemples parmi bien d'autres : « *Le Seps chalcide offre un intérêt particulier : d'une part c'est un animal fort joli et curieux d'aspect...* » ; « *Dans le genre Leiopisma, une mention spéciale doit être faite de L. ocellatum, jolie espèce verte avec taches noires en ocelles...* » ; « *Le crapaud sonneur, s'il n'existe pas déjà chez nous, constituerait une jolie addition à notre faune* » ; « *Rana aurora, de l'ouest des U.S.A. pourrait, si elle n'a pas de tendances cannibales, constituer une addition intéressante à notre faune en raison de sa belle coloration...* (1) », etc... Tout cela risque par trop d'inciter le voyageur qui se sera pris d'affection pour une bestiole exotique au ventre joliment zébré d'orange vif, à l'introduire inconsidérément mais en toute bonne conscience puisque « *plus un écosystème contient d'espèces, plus il est équilibré* ». Ce ne sont pas les cinq lignes de mise en garde réservant l'initiative aux seuls « naturalistes professionnels » à la fin de l'article qui y changeront quelque chose : quand on a mis imprudemment l'eau à la bouche des amateurs de bêtes rares pendant près de vingt pages, il en faut plus pour rafraîchir leur enthousiasme, d'ailleurs quiconque a vraiment envie de se lancer dans de telles expériences trouve toujours des raisons de se juger suffisamment compétent.

L'article de J. VASSEROT a cependant le grand mérite d'attirer l'attention sur les possibilités de l'écologie expérimentale et le rôle des introductions contrôlées en ce domaine, pour étudier par exemple la compétition interspécifique comme le suggère l'auteur, mais aussi sur un laps de temps assez long, des phénomènes comme la formation de sous-espèces ou de races géographiques. On devine évidemment les protestations indignées de ceux pour qui tout écosystème existant est à préserver en l'état et pour qui toute introduction, toute expérience, toute modification sont à proscrire *a priori* sans examen. Mais on ne saurait retenir cette conception strictement conservatrice de la protection de la nature qui s'apparente trop à l'opinion que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes (naturels) possible. Il n'en est pas ainsi dans la réalité, loin s'en faut. Et de plus, l'écologie est une science comme les autres, pour laquelle l'expérimentation bien menée et bien analysée est l'un des moyens les plus sûrs de faire progresser les connaissances. Jusqu'ici, le stade de l'observation sans intervention contrôlée a été fort peu dépassé sur le terrain. Il n'est pas toujours possible, mais il est cependant souhaitable, que l'expérimentation soit tentée dans des limites raisonnables. L'intérêt d'une telle expérimentation est énorme dans le domaine fondamental, où elle constitue le seul moyen d'acquiescer, en dissociant et en contrôlant les facteurs en cause, une connaissance rigou-

(1) Souligné par nous.

reuse et précise des lois qui régissent les équilibres écologiques les plus complexes. Cette connaissance précise des lois permet seule de prévoir les phénomènes à partir de l'ensemble des données caractérisant une situation. Une telle faculté de prévision exacte, outre qu'elle couronne le développement d'une science et en mesure le succès, est un préalable indispensable à la maîtrise des domaines d'application, qu'il s'agisse par exemple d'acclimater une espèce économiquement intéressante, cas dans lequel on pourrait alors peser véritablement les données du problème, ou qu'il s'agisse du contrôle général de l'environnement, contrôle qui nous échappe encore et que la création de sanctuaires de nature « vierge » ne suffira pas à nous faire acquiescer. Sur ce dernier point, J. VASSEROT n'est pas très loin d'emporter la conviction quand il propose l'acclimatation d'Anoures d'eau courante dont les têtards, en consommant de grandes quantités de déchets organiques, contribueraient à assainir les rivières tout en constituant un appoint de nourriture pour les Salmonidés. Mais il n'est pas assez sévère quant aux conditions qu'il met à de telles introductions. Dans un premier temps, à notre avis, celles-ci devraient être limitées à l'aspect purement expérimental, et à petite échelle. Pas question d'introduire les quelques cinquante espèces de Reptiles et soixante de Batraciens, sans compter un Péripatè, que nous propose VASSEROT. Il ne suffit pas que chaque expérience soit menée de sa propre initiative par un « naturaliste professionnel » dont ce ne sera qu'une occupation secondaire et qui ne pourra que de temps en temps se rendre sur le terrain. Il faut au contraire que chacune de ces expériences soit menée par une équipe dont un membre au moins soit constamment à pied d'œuvre, et dont ce soit effectivement le travail, suivi et contrôlé efficacement par une autorité scientifique compétente. Actuellement il n'existe pas dans l'hexagone, et notamment en Bretagne, les moyens suffisants en crédits, en matériel et surtout en postes, pour dépasser le stade du dangereux bricolage d'amateur et permettre un développement efficace de ce genre de recherches. Mais c'est là (presque) un autre problème.

Jacques LE FEVRE.

NÉCROLOGIE

FRANÇOIS HUE - 1905-1972 (décès accidentel)

Attaché au Muséum national d'Histoire naturelle, membre de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier dont il fut le président en 1967, ornithologiste de grand renom et de réputation internationale, il avait réalisé dans le monde entier des voyages d'études et de recherches sur le terrain, notamment en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et notamment en Afghanistan, en Asie orientale et dans le Pacifique. Dans l'immédiat après guerre (1945), il avait publié une série d'études biologiques sur certains oiseaux particuliers au midi de la France. Il étendit ensuite peu à peu ses recherches s'attachant plus particulièrement aux régions désertiques et en 1964 il publia en collaboration avec M. R.-D. ETCHÉCOPAR, secrétaire général de la Société ornithologique de France et directeur du Centre de recherches sur les migrations des mammifères et des oiseaux, un traité sur les oiseaux du nord de l'Afrique qui fut, deux ans après sa publication, traduit en anglais.

Tout récemment en collaboration avec le même auteur, il avait publié un ouvrage plus considérable encore sur les oiseaux du Proche et du Moyen-Orient. Ces deux ouvrages sont l'aboutissement de très nombreux voyages et études sur le terrain. Il venait d'entreprendre la rédaction d'un ouvrage du même ordre sur les oiseaux de la Chine.

Naturaliste convaincu, il avait vu bien avant la vogue récente la nécessité de préserver les équilibres et les ressources naturelles et depuis quelques années il consacrait avec dévouement une part de plus en plus grande de son temps à la protection de la nature.

Président de la Société nationale de protection de la nature depuis 1966, président de la Société de protection de la nature du Languedoc-Roussillon depuis la même date (1), il fonda, peu après, la Fédération française des Sociétés de protection de la nature dont il resta depuis le président d'honneur. Président également de la fondation du Parc naturel régional de Camar-